Zeitschrift: Argovia : Jahresschrift der Historischen Gesellschaft des Kantons Aargau

Herausgeber: Historische Gesellschaft des Kantons Aargau

Band: 77-78 (1965)

Artikel: Philipp Albert Stapfers Briefe aus England und Frankreich 1790/91

Autor: Rohr, Adolf

Kapitel: VI: Anglomanie?

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-68797

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VI. Anglomanie?

Stapfer fühlte sich von den englischen Lebensformen also sogleich angesprochen. Als scheinbare Nebensache: er kleidet und trägt sich englisch, angeblich, um vom Gassenvolk – populace – nicht als Fremder insultiert zu werden. Nicht ganz befriedigt erklärt er sich von der offenbar etwas abseitigen Lage seiner Unterkunft Broad Street, Old Crown Court, zwei Meilen vom Westminsterquartier. «Car je prévois que la situation de mon quartier me sera d'un grand obstacle pour faire et surtout pour cultiver la connoissance d'hommes du monde et d'hommes de lettres qui tous demeurent dans Westminster...»[24] Er mag gerade hierbei eine gewisse finanzielle Eingeschränktheit etwa hindernd empfunden haben. So seufzt er ein paar Monate später: «... Je remercie le Papa de l'augmentation de mon viatique. J'en ai bien besoin. Il est impossible de s'imaginer à quel point tout est cher à Londres. Seulement l'article des fiacres est immense. Il est impossible d'aller en compagnie à pié (sic) surtout quand on est obligé de marcher à quelques miles de son logis...» Doch weiß er den Komfort des wirtschaftlich blühenden Landes wohl zu schätzen: «... L'Angleterre est un pays de fées, où on est servi partout admirablement...» Die Kehrseite sind allerdings entsprechend hohe Lebenskosten, besonders für den Fremden: «Mais ces fées ne font rien gratis. Elles exigent des marques de reconnoissance fort solides. Je viens d'en faire l'épreuve à Oxford où j'ai passé une quinzaine de jours le plus gayment et en même tems le plus utilement possible...»[25]

Von seiner Tageseinteilung erzählt er der Mutter folgendermaßen: «... Il n'est pas question de se coucher avant minuit et (quand je soupe hors de la maison de mon oncle) avant 2 heures. A 8 on se lève – on déjeune – on se rend ensuite à un caffé où il faut lire tous les papiers du jour si on veut être en état de faire la conversation pendant le jour. Cela prend 1 et ½ heures. Ensuite chacun se retire pour vaquer à des affaires. Pour moi je vais au Musée Britannique ou chez Sir Joseph Banks où je peux déjeuner tous le jours si je veux. Ou bien je vais assister à une cour de judicature. Ainsi la matinée s'écoule. A 4½ on dîne et comme je dîne toujours fort loin de chez moi il ne vaut pas la peine de revenir à la

[24] Vgl. A 6.
[25] Vgl. die in A 19 und 21 zitierten Briefe.

maison entre le dîner et le souper; et d'ailleurs on soupe ordinairement là où on est invité à dîner. En attendant j'apprends l'Anglois et je vois tout ce qu'il y a de plus beau, de plus curieux et de plus propre à étendre ma connoissance de la nature humaine qui n'est nullement masquée si légèrement q'icy...»[26] In kurzer Zeit hatte sich Stapfer somit an solche Verhältnisse gewöhnt und erscheint ganz in diese Lebenskreise von Gönnern, Verwandten und Bekannten hineingewachsen. Jener Ton, der bei der Ankunft aus seinem Innern erst leise anklang: glückhaftes England! wird bald deutlicher hörbar in seinen Briefen, ja, er gewinnt vollen Klang, als der junge Schweizer in einem der reizvollsten Stücke an eine bernische Patrizierin und Gönnerin seiner Familie zur englischen Art und Lebensform ein begeistertes Bekenntnis ablegt und ungescheut diese Lebensform höher bewertet als die der Heimat. Anglomanie? so sind wir berechtigt zu fragen. – Nein, eher Anglophilie, könnte man antworten, empfunden von einem sensiblen und empfänglichen Geist, weil ihm schien, nirgends sonst herrschten ähnliche Toleranz, Humanität, persönliche Freiheit und menschliche Gleichheit wie damals in England, nirgends sonst, auch in der republikanischen Heimat nicht. Hören wir dies Thema mit Variationen. In einem an die Mutter und damit an seine Familie in Bern gehenden Schreiben sucht er zunächst diese Gedanken und Empfindungen so zu fassen: «... Je mène icy une vie passablement dissipée, qui ne sert qu'à me faire soupirer après le repos. J'avoue cependant que je me plais extraordinairement en Angleterre. *C'est le pays ou je voudrois vivre et mourir* (von Stapfer gesperrt). Je trouve que les Anglois sont plus hommes que les autres nations. On peut tout être et tout devenir parmi eux. Il n'y a aucune barrière. Chacun juge pour soi. Point de clique, point de cet abominable esprit d'imitation qui crée partout ailleurs de dictateurs de toute espèce en politique, en religion, en hérésie, en modes et dans les sciences. Le fameux pamphlet de Mr. Burke sur les affaires de France contient le tableau le plus fidelle (sic) de l'esprit et du charactere (sic) de ces fiers insulaires que j'aye encore vu. On leur fait tort quand on les accuse de manquer de politesse. Il est vrai qu'elle ne consiste point en complimens banales, mais dans un égard respectueux q'on montre pour tout homme quelqu'il soit, supposant toujours que cet homme est un membre utile de la société. Les mêmes formules de politesse sont introduites partout: on s'en sert vis-à-vis d'un

[26] BA, Brief vom 11. Februar 1791, London, an die Mutter.

marchand boutiquier tout aussi bien que vis-à-vis d'un Lord, tout comme ils sont également sujets tous deux aux lois. Lord Dungarvon, un des premiers et des plus aimables Seigneurs du Royaume a été accusé ces jours passés par une femme publique de l'avoir volé de 3½ guinées. Malgré l'absurdité de l'accusation il a été obligé de comparoître à la barre et il auroit été pendu, s'il n'avoit pas pû (sic) réfuter les preuves de l'accusatrice. Le jour après je vis cette femme au théâtre assise très tranquillement dans les premiers rangs des loges. Il est vrai qu'elle fut huée, mais on ne s'en seroit pas tenu là à Berne!! si un Sieur Steiguer avoit été amené en justice de telle façon... Qu'en croyez-vous?»[27] Vergleiche mußten sich hier und anderwärts ja aufdrängen. Und im Lichte der hellen Vernunft – im Zeitalter der Vernunft! – konnten sie nicht anders als zugunsten der britischen Staats- und Gesellschaftsordnung ausfallen. So gipfeln denn die nachdenklichen Betrachtungen des Fünfundzwanzigjährigen in einem geradezu leidenschaftlichen Bekenntnis zu einer oben bereits angedeuteten Art von Anglophilie, verstanden als Bewunderung und Bejahung der im britischen Volk altverwurzelten sittlich-religiösen und politisch-rechtlichen Grundsätze, wie sie gerade eben wieder von Burke gegenüber den Franzosen formuliert und anderseits von Pitt in der Politik praktisch gehandhabt wurden. Es steckt eine gewisse Ironie in der Tatsache, daß Stapfer in einem Brief an eine Vertreterin der selbstbewußten altschweizerischen Aristokratenschicht Staat und Gesellschaft dieses Königreiches als Ideal hinstellt und nicht die republikanische Verfassung Altberns. Das mehrere Seiten umfassende Schriftstück verdient es, in Ergänzung der oben mitgeteilten vertraulichen Äußerungen, im vollen Wortlaut hierhergesetzt zu werden[28]:

«Madame!

J'ose espérer que Vous ne m'avez pas tout à fait oublié et je fonde cet espoir sur ce que je crois être Vôtre propre intérêt. Car je suppose que, Vous rappeller (sic) de tems en tems le bien que vous avez fait dans le monde, doit constituer une partie essentielle de Vôtre bonheur. Mais comme Vous ne pouvez Vous rappeller les bienfaits sans penser aux personnes qui en ont été les objets, je me flatte que j'occuperai toujours quelque petite place dans Vôtre souvenir.

[27] Vgl. A 26.

[28] BA, Brief vom 22. März 1791, London, an Madame DE WATTEVILLE DAME BALLIVE de Vevey.

Vous avez eu la bonté, Madame, de me faire cautionner par ma mère contre l'Anglomanie. Mais hélas, cet avis vient trop tard. D'ailleurs je crois qu'il est impossible à un étranger d'échapper à ce fléau pourvu 1) qu'il entende la langue et la parle un peu 2) qu'il aye le bonheur d'être introduit dans quelques bonnes sociétés et que 3) il sache faire une comparaison entre Jacques et Jean. Vous, Madame, avez empiré le mal, en me procurant des lettres de recommendation pour des gens aimables. Me reprocher après cela que je suis devenu Anglomane seroit me blâmer d'être entré dans une maison et de l'admirer après m'en avoir ouvert la porte ou du moins après m'avoir donné la clef de plusieurs de ses plus beaux appartemens. Me voilà à l'abris de Vôtre censure, Madame. Et c'est un très grand point. Car on ne gagne rien à s'attirer et surtout à mériter la satyre des personnes de beaucoup d'esprit et de jugement. Au reste que ceux qui ne connoissent pas les Anglois ou qui ne veulent pas les connaître, viennent et voient et jugent, mais qu'au nom de Dieu ils ne jugent pas avant de voir, parce que cela ne vaut rien. Qu'ils viennent, je le répète, et nous les convaincrons pourvu qu'ils ayent des yeux et des oreilles. Qu'ils viennent surtout dans cette saison de l'année et qu'ils dînent à la Taverne de Londres le 10, 11 et 12e de Mars. Le 10e ils dîneront pour leur demi-guinée dans la compagnie des membres de la société instituée pour ranimer à la vie des personnes noyées. Ils s'asseyeront à la même table avec des Ducs, mais ce qui vaut infiniment mieux, ils verront au lieu du dessert marcher en procession autour de la table treize cent hommes rappellés (sic) à la vie dans le cours de la dernière année, ils les verront s'incliner devant leurs sauveurs; ils verront ces derniers porter des médaillons en guise d'ordre, et s'attirer plus d'hommages que les étoiles de la jarretière, enfin ils verront se lever, un des premiers Seigneurs du Royaume, ils l'entendront faire l'éloge de ceux qui ont été les heureux et dignes instruments pour sauver la vie de leurs semblables et encourager les membres de la société à continuer leurs généreux efforts.

Le 11e de Mars il pourront dîner avec la nombreuse société qui employe sa bourse et ses peines à ramener de leurs égaremens des femmes de mauvaise vie. Le 12e... Mais pour faire l'énumération de toutes ces institutions il faudroit écrire la chronique de Londres jour pour jour pendant trois mois de l'année. Il n'y a pas un homme de quelque considération qui ne soit pas de l'une ou de l'autre de ces sociétés, parce qu'il y a moins de ce qu'on appelle mauvaise honte en Angleterre que partout ailleurs. Vous verrez un jeune Lord de 20 ans beau comme le jour au lieu

de boire à la santé de sa maîtresse ou de la famille royale s'écrier à un de ces grands dîners: *que l'esprit de la religion chrétienne se répande de plus en plus parmi les hommes!* (von Stapfer gesperrt) sans que cela nuise à sa réputation de joli garçon ou que cela ruine son charactère auprès des femmes. Vous pouvez témoigner le plus grand respect pour les choses religieuses et pour les bonnes mœurs sans vous rendre ridicule; non parce qu'il y a un plus grand nombre d'hommes pieux, ou parce que les mœurs sont plus pures en Angleterre. Point du tout! mais parce qu'il y a plus de vraye tolérance, plus d'humanité, plus de support que partout ailleurs. C'est un principe de justice qui est né avec tout Anglois, et qui le porte à respecter toute propriété d'actions, de paroles et de pensées autant que la propriété de biens. On a eu tort d'appeller ce principe un penchant pour l'indépendance. Que les autres nations coupent la tête à leurs Rois, qu'ils hachent leurs ministres, qu'ils dégradent la noblesse, qu'ils pillent leurs églises et les convertissent en cabarets tant qu'ils voudront. Ils ne seront pas pour cela des Anglois. Ils ne seront que des furieux qui feront pitié à tous les gens raisonnables. Il n'y a point de pays sur la surface du globe où l'esprit de licence règne moins que dans cette isle. Si la tolérance non seulement en materiezes (sic) politiques et religieuses mais principalement dans la vie privée à la cuisine, au marché, dans les salles de compagnie et dans les écuries est si universelle, elle n'est pas l'avorton d'un esprit d'insubordination et de licence, mais c'est l'enfant de la justice et d'un grand respect pour toute espèce de propriété. Il n'y a pas de peuple qui aye une plus grande vénération pour ses loix et sa magistrature que les Anglois; mais ils en ont tout autant pour les droits de l'homme. Ils considèrent chaque homme comme étant parfaitement maître de sa personne et de ses biens et de leur usage, et ne s'étonnent pas s'il agit conséquenment. Sur le continent les gens se scandalisent quand leurs voisins ne se chaussent pas exactement de la même façon qu'eux et surtout ne peuvent pas comprendre comment il est possible d'agir et de penser différemment qu'eux font. L'Athée ne comprend pas comment on peut être assez bête pour croire que la belle maison où nous logeons a été bâtie par un architecte. Le Démocrate croît qu'il faut être timbré pour préférer un seul maître à mille despotes. Le solitaire ne veut pas accorder le bon sens à ceux qui aiment les redoutes. On est plus juste icy. Passez le canal de la Manche et Vous trouverez que c'est une vérité généralement reçue qu'un homme a toujours des raisons pour ce qu'il pense et fait, qu'il est impossible pour tout autre de savoir ou de sentir

avec la même force. On se mocque des bizarreries Angloises. Mais c'est justement ce qui prouve ma thèse. Icy ce ne sont pas des bizarreries. Je connois un Anglois qui se fait apporter ses pantouffles pendant qu'il y a un cercle de Dames chez lui. C'est un homme très poli d'ailleurs et personne ne fait la moindre réflection sur ses pantouffles. On ne veut pas être gêné du tout en Angleterre. Un homme qui s'étoit voulu pendre lui-même vient d'amener en justice celui qui l'a empêché d'aller où il vouloit. Il l'accuse de l'avoir maltraité parceque l'accusé après avoir coupé la corde lui donna plusieurs coups sur le dos et le tira par le né (sic) pour le ramener à la vie. Je crois qu'on peut définir le charactère des Anglois en un mot, en disant qu'ils sont plus *hommes* (von Stapfer gesperrt) que les autres nations. On ne gêne point le génie. On ne lui fait pas porter des corps comme ailleurs. Les modes, l'esprit d'imitation et la fausse honte ont moins d'influence icy qu'ailleurs. L'homme peut devenir tout ce qu'il veut. Les ressors de son âme peuvent jouer librement. Aussi on ne trouve nulle part tant d'extrêmes. Howard, né de la première famille d'Angleterre et nageant dans les richesses sacrifie tous les plaisirs de la vie qui lui tendoient les bras de toute part, sa fortune, sa santé et enfin sa vie à son désir de soulager la dernière classe des hommes les criminels et les prisonniers; pendant que son parent Mr. Elwes menbre du Parlament possédant 700 000 £ sterling et propriétaire de la plus belle rue de Londres risque de mourir de faim par avarice dans un affreux réduit sous un toit et dîne des [...] d'un rat qu'il a tiré hors d'un étang. [Tout] cela n'étonne point à Londres. Mr. Elwes se rendoit toujours en Parlement avec une perruque qu'il avoit ramassé dans les rues et personne ne rioit sur son compte. Souvent après avoir joué toute une nuit au Pharaon (c'étoit un étrange mélange d'avarice et de prodigalité) et perdu plusieurs mille guinées il se levoit le matin pour aller à la rencontre de son bétail qui venoit au marché de Londres, pendant la plus affreuse pluie, sans qu'on fit plus d'attention à lui qu'aux autres vendeurs de bœufs. Ceux qui voyagent pour étudier la nature humaine font bien de passer de Calais à Douvres ou de Helvoet à Harwich.

Je m'apperçois que mon babil et ma confiance dans Vôtre indulgence m'a mené trop loin et qu'il me reste à peine assez de place pour Vous prier de présenter mon respect à Monsieur le Baillif et mes complimens à Vôtre aimable famille et de me croire quand j'ai l'honneur de me nommer, Madame, avec les sentimens du plus profond respect Vôtre très dévoué serviteur et admirateur P. A. Stapfer.»

Wer auf Reisen gehe, um die menschliche Natur kennenzulernen, tue gut daran, den Kanal zu überqueren, meint er in dem eben zitierten Stück zum Schluß, sicherlich mit Blick auf seinen reichen persönlichen Gewinn aus der Begegnung mit englischem Wesen. Doch auch den landschaftlichen Reizen Englands begegnete er mit empfänglichem Sinn, ganz im Geist seiner Zeit. Im Frühjahr 1791 wurde ihm anläßlich einer Fahrt nach Oxford die englische Parklandschaft zu einem großen Erlebnis, das er in einer vorzüglichen Schilderung einem Briefe an die Mutter folgendermaßen einfügte: «... En revenant d'Oxford je me suis arrêté à Henley pour voir et pour jouir des délices de l'Angleterre des jardins du général Corway (?). Il est impossible pour tout homme qui n'a pas vu la verdure Angloise et qui ne connoit pas le charactère doux et enchanteur de la campagne dans cette isle heureuse, de se former une idée d'un jardin Anglois. Il suffira de Vous dire que les groupes d'arbres sont si heureusement distribuées, la succession de collines et de vallées si artistement menagée, et les sentiers conduits avec tant d'étude et d'effet, que la vue change tous les dix pas, que toujours l'ensemble partout, où vous tournez, forme un paysage digne du pinceau de Claude Lorrain, et que jamais le prospect qui s'offre à vos yeux, n'est tel que le dessin en fut contre aucune des règles de la perspective la plus correcte et la plus pittoresque. Toujours il présente un tout, une idée riante ou grande qui excite la réflection ou répand la joye. Tantôt vous vous trouvez dans une solitude sombre et bornée, tantôt votre vue se perd dans le lointain; et puis vous êtes transportés dans des places où les arbres, laissant entrevoir des demi-vues et des échappées imparfaites, vous font des promesses piquantes qui sont souvent trompées d'une manière aussi inattendue que singulière, mais qui sont surpassées quelquefois par des coups d'œil qui vous étonnent par leur contraste ou qui vous charment par leur aménité. Icy c'est la joye, là c'est la douce mélancolie, autre part c'est un retour sur vous même, ou bien l'épanchement involontaire que les différentes scènes vous arrachent, mais partout vous vous trouvez intéressé comme dans la conversation instructive d'un ami; jamais vous ne vous sentez du vuide (sic) ou de l'indifférence. Je lève les épaules quand je me rappelle les jardins soit disant Anglois qu'on m'a montré sur le continent. Un jardin Anglois n'est autre chose qu'un développement des beautés naturelles d'un endroit dont il faut que l'artiste fasse premièrement une étude profonde et suivie et accompagnée d'une connoissance parfaite des règles de la perspective et de la peinture. Un certain Kent est l'in-

venteur de cet art et il est considéré par les Anglois comme un homme aussi grand dans son genre que Sir Isaac Newton dans le sien. Tout cela est couronné et rehaussé par un coloris verd qui surpasse de beaucoup les nuances du verd le plus parfait sur le continent. Je croiois autrefois que la verdure en Suisse ne pouvoit être égalée en agrément et en douceur. Mais je vois que le grand Peintre a trempé son pinceau dans des couleurs plus belles et plus vives en Angleterre. Il est sûr qu'il sait bien broyer ses couleurs; et puis il a fait les deux chambres obscures des deux côtés d[u] nez, s'il vous plaît...»[29] So folgen wir dem bewundernden Betrachter auf den wechselnden Pfaden durch jenen fast unüberschaubar ausgedehnten englischen Park und verlieren uns dabei doch nie in ziellos schwärmerischem Naturgefühl, denn helle Reflexion bändigt es in Stapfers Geist, stilisiert die Form in der Sprache, verweist auf das planende Denken und letztlich auf den Schöpfer aller Dinge.

[29] Vgl. A 21. Im gleichen Brief steht noch ein für Stapfer in diesem Zeitpunkt bezeichnender Vergleich: «... Je préfère la nature en Angleterre à la nature en Suisse parce que j'aime mieux la compagnie d'une femme agréable que celle d'un géant...»